

CHAPITRE UN : PANTA RHEI

D'abord il faut savoir que peu de temps avant sa brutale disparition, Camille Vizouchat avait reçu une lettre.

Il faut savoir aussi que ce jour-là, il faisait un printemps du tonnerre et que le vieux était descendu soulager sa vessie au jardin. La lettre était glissée sous la porte, de sorte qu'on n'en voyait que le coin supérieur droit, mais c'était assez pour dévoiler le petit logo du centre hospitalier universitaire, duquel il craignait les résultats.

Camille Vizouchat n'était pas à cinq minutes. Il fit le détour par la cuisine pour sortir par l'entrée de service, en ouvrit la porte, descendit les quelques marches et se planta devant la haie de lauriers-cerises.

Le jet ne vint pas. Sans s'étonner, il remonta sa braguette. Soupir.

Puis il recommença l'opération à zéro. Précautionneusement, pour se donner toutes les chances de réussite, il détailla mentalement les diverses opérations nécessaires: planter ses pieds bien parallèles, s'affaisser légèrement, porter son regard vers un vide à hauteur d'homme, diriger les mains vers le bas-ventre, de l'une saisir la boucle de la ceinture, de l'autre retirer la pointe du passant, puis dégrafer le bouton, descendre la fermeture éclair, dégager le sexe et, dans une expiration, commencer à pisser.

Rien à faire.

Ça lui avait coupé la chique, cette histoire d'enveloppe.

Il était certain que les résultats étaient mauvais: il était cuit, tout simplement. Mais il pensait aussi que différer l'ouverture de cette satanée lettre ne changerait rien à la révélation de son contenu. À un autre, il aurait même conseillé d'en prendre connaissance le plus rapidement possible, histoire d'en être quitte. Mais il y a loin du conseil aux autres à l'application à soi, et Camille Vizouchat n'oserait pas ouvrir la lettre de sitôt, il le savait parfaitement.

Il revint à sa cuisine, mâchouilla son solide et habituel petit-déjeuner, les yeux perdus dans le vague; il se sentait un peu lâche. Sur la table, le petit poste radio pointait son antenne à l'oblique et diffusait son bavardage. Le son était clair.

XXX

Là-bas, vers le sud, une usine achevait sa lente agonie. On interrogeait à ce sujet des spécialistes qui se donnaient du cher confrère. Était-ce inéluctable ? En vérité, les spécialistes ne pouvaient répondre à la question. Ils sautaient sur place. On aurait dit un groupe de vautours se tenant prudemment à dix mètres d'une bête moribonde, une heure avant la curée.

Maudits spécialistes! Il n'y en avait plus que pour cette engeance. Camille n'avait aucun mal à les imaginer dans le petit studio radio, en cercle autour de la table ronde. En les entendant, doctes et respectueux de la parole d'autrui, Camille se les représentait comme sur un tableau de Rembrandt, coiffés d'un grand chapeau noir de feutre, à la façon des partisans de Cromwell, discourant en

termes savants autour d'un cadavre, bénissant in petto le Seigneur de leur donner l'occasion de parfaire leurs connaissances anatomistes.

Et en effet, l'usine moribonde ferait un tout beau cadavre. Elle offrirait à l'amateur de dissection un catalogue presque exhaustif des défauts rédhibitoires à l'entreprise moderne: une petite unité d'industrie lourde, implantée dans une région aux infrastructures étriquées et désuètes, nécessitant pour son fonctionnement un gros volume de main d'œuvre et ne produisant que peu de valeur ajoutée.

- Dans ces conditions, il faut comprendre que la seule solution, ce sera sans doute la fermeture, dit le premier.

- Hélas, car je pense évidemment aux travailleurs et à leur famille. Mais vous avez mille fois raison, c'est probablement inéluctable, répondit le second.

Et blablabi et blablala, il me reste un peu de réalisme et de progrès, je vous les mets ?

Bien profond, oui : Camille bouillonnait.

De près les prédateurs
Suivent les charognards.

XXX

La cuisine était baignée de soleil. Par la fenêtre ouverte, on entendait le gazouillis des oiseaux. Camille coupa la radio pour l'entendre. Saleté d'enveloppe !

Il décida d'aller au jardin. Sur le perron, une mésange charbonnière l'accueillit d'une trille goguenarde : plus vite, plus vite, plus vite !

XXX

Les jardiniers sont des menteurs, Camille Vizouchat me l'a révélé.

N'écoutez pas leurs explications rose bonbon: ce sont des totalitaires de la chose vivante. Ils ont tous la même motivation cachée, qui est de plier la nature à leur volonté. D'une manière ou d'une autre, il faut que tout soit toujours ordonnancé à leur mode. Ils concèdent rarement que la domestication est un asservissement mais ils jouissent tous d'être des démiurges, même si leur supposé innocent pouvoir se limite à leur carré de roses.

Et à se pencher quelques instants sur leur passe-temps d'esthète ou de philosophe, on est saisi d'effroi. Râteau, binette, sécateur. Là où l'explosion désordonnée du vivant nous laisse entrevoir toute l'exubérance créative de l'empire eucaryote, le jardinier exerce son pouvoir absolu. Claustration, fragmentation, mutilation.

Le jardin d'Eden est un oxymore parfait, par lequel des millions de maniaques se font passer pour de petits bienfaiteurs. Si nous n'étions pas aveuglés par l'orgueil propre à notre espèce (et somme toute justifié au regard de nos affranchissements), nous percevrions tout de suite à quel point ces deux termes sont incompatibles, que leur association est absurde, que ce mariage est paradoxal.

Les jardiniers vous parlent d'amour de la nature, de fascination

pour le vivant... en vérité c'est tout l'inverse :
Les jardiniers sont des gardes-chiourme.
Camille Vizouchat était un de ceux-là.

XXX

Son jardin était sa fierté : il y passait des heures. C'était une passion qui l'avait saisi depuis son départ à la retraite, et dans laquelle il avait trouvé un peu de la sérénité qui lui avait toujours manqué.

Tout au long de sa vie d'adulte, Camille Vizouchat avait en effet brûlé d'une inextinguible colère.

C'est bien pratique, la colère : c'est le combustible le moins cher qui soit. C'est un sentiment qui se nourrit presque par lui-même. Il n'y a rien à faire de plus que d'y penser pour souffler sur les braises. Camille Vizouchat l'avait appris très vite.

Si bien qu'il n'avait pas été bon mari, bon père ou bon camarade. Il avait utilisé toute son inépuisable énergie à rester aigri, râleur, obsessionnel, braqué.

Des années durant, il s'était emporté pour un rien, quand il n'était pas muré dans un silence désapprobateur. Pourtant, dans ses furtifs moments de faiblesse, il pouvait faire preuve d'une profonde sensibilité et d'une réelle empathie; en somme, c'était un bel exemple de vie gâchée.

À sa décharge, la vie n'avait pas été tendre à son égard. Face à un déluge d'infortunes, Camille Vizouchat avait tenu tête. Mais cela

avait été au détriment d'un heureux caractère. Trop intelligent ou trop sensible, Camille Vizouchat avait traversé son existence en serrant les mâchoires et en conspuant les imbéciles.

Arrivé à l'âge où l'existence reprend ses cadeaux comme un enfant jaloux, Camille Vizouchat n'avait rien lâché non plus. À chaque coup du sort, il avait répondu binage, sarclage, plantation ; mort de Françoise ? il avait défriché un are et planté des framboises ; suicide de son fils ? on l'avait vu s'acharner sur une couche d'asperges.

Camille Vizouchat était un homme résolu, mais sans humour. Pour son vrai malheur, il était dénué de tout détachement.

XXX

Au jardin, donc, de l'action ! Il fallait éviter de se laisser aller à la rêverie, qui se transformerait vite en angoisse, puis en panique, ce sentiment poisseux qu'il craignait encore plus que la mort.

Camille descendit les marches, s'avança quelques pas et, par une trouée dans sa haie, porta son regard vers le fleuve en contrebas ; c'était vraiment une magnifique matinée de printemps.

Mais ce n'est pas cette idée-là qui lui vint à l'esprit.

Il contempla l'eau quelques longues secondes puis, sans y réfléchir, fit demi-tour et revint à son bureau. Le bouquin, qui n'avait pas retrouvé sa place dans la bibliothèque depuis de longues semaines, l'attendait sur la table, au sommet de la pile. Camille l'ouvrit droit à la bonne page.

C'était un vieux manuel scolaire de la fin du XIXe siècle, avec des gravures de reproduction aux traits grossiers. En illustration du chapitre sur les Mérovingiens, il y avait une xylogravure.

C'était cette illustration qui avait justifié l'achat du livre.

Elle représentait deux hommes, affalés dans une espèce de radeau qui dérivait au fil de l'eau, sans qu'on puisse comprendre s'ils étaient complètement soûls, hébétés ou moribonds.

Les deux personnages occupaient la partie inférieure gauche du dessin, comme si le mouvement de l'eau les faisait sortir de la courbe d'un méandre et qu'ils s'apprêtaient à passer lentement devant l'artiste assis. Pour le reste, il n'y avait rien qu'un décor minimaliste, un trait pour la berge d'une fleuve, une colline à l'horizon. Dans le cartouche en dessous du dessin, inscrit en lettres grasses: «Les Énergés de Jumièges».

Camille Vizouchat prit un autre bouquin dans l'amoncellement. Une belle édition sur les peintres pompiers, qu'il ouvrit grâce à un gros marque-page. C'était de nouveau «Les Énergés de Jumièges», mais cette fois-ci la version authentique de la peinture, signée Évariste Luminais.

Il ressortait de l'œuvre peinte la même impression morbide, mais certains détails donnaient une touche plus mystérieuse à l'ensemble.

Le vieil homme avait découvert cette peinture au début des années soixante, au hasard d'un voyage à Rouen. Depuis, elle n'avait pas cessé de le hanter et il avait recueilli toutes les informations possibles à son sujet. Dès le début de sa maladie, elle commença d'occuper la place principale dans ses pensées.

Il savait qu'elle avait été peinte en deux exemplaires. Le premier, présenté au salon de Paris en 1881, avait été vendu au gouvernement australien, le second, légèrement modifié, avait été repeint par Luminais pour son usage propre. C'est cet exemplaire qui avait finalement échoué sur les murs du musée de Rouen.

Il savait aussi que l'histoire horrible que le tableau illustrait tenait de la mystification fumeuse, fruit de l'imagination d'un moine. Convenons que le rusé burlut n'avait pas ménagé ses efforts : Deux des fils de Clovis s'étaient révoltés contre leur père, alors que celui-ci était parti en pèlerinage à Jérusalem, ayant laissé son royaume entre les mains de sa femme, Bathilde. Or, les fils indignes avaient pris le pouvoir et exclu leur mère de la régence.

Revenu au pays, l'ombrageux monarque s'était fort justement courroucé de la trahison de ses fils... Il avait donc décidé de les mettre à mort... Jusque là rien que de très commun.

C'est à ce moment que Bathilde était intervenue. La brave et magnanime maman avait proposé de commuer leur mise à mort en une peine plus légère : on leur brûlerait les jarrets, aux deux garnements, puis on les installerait sur un radeau ; ensuite, eh bien, ce serait au bon gré du fleuve.

Clovis s'était laissé séduire par la proposition. On passe sur l'exécution de la sentence mais bref, il en avait découlé que les

deux bonshommes avaient dérivé jusque Jumièges, où ils avaient été accueillis dans un monastère. Là, ils avaient vécu le reste de leur jour dans la sainteté.

Ce qui avait justifié les plantureux dons que l'abbaye avait reçu de la couronne, avait précisé l'imaginatif moinillon. Alléluia ! Par ici la monnaie.

Et voilà que des siècles plus tard, à la fin du crépusculaire dix-neuvième siècle, Monsieur Luminais, ce Michelet du pinceau, reprenait le thème, le magnifiait, le sublimait dans une peinture dont il faisait son chef-d'œuvre.

XXX

Camille contempla la reproduction. Bien sûr, on était loin de l'original, dont une partie de la puissance tenait peut-être dans les proportions à taille humaine. Le vieil homme détailla une fois de plus les éléments du tableau qui le fascinait.

Il se dégageait de la peinture une impression de flottement qui ne s'expliquait pas. Notamment le plissé étrange de la couverture mérovingienne, laquelle trempait dans l'eau sans être empesée, ce qui ne donnait aucune indication sur le sens du courant. Le radeau se déplaçait-il de droite à gauche - comme la logique narrative l'exigeait - ou de gauche à droite, avec l'estuaire en arrière-plan ?

Quelle heure était-il ? Que signifiaient ces jeux d'ombre ? Pour quelle raison la main du personnage roux ne se reflétait-elle pas dans l'eau ? Était-il possible que le peintre n'y ait pas pensé ? Forcément non.

Et pourquoi lui ? Pourquoi avait-il l'impression que le tableau avait été peint pour lui, comme s'il avait commandé la peinture avec trente ans d'avance sur sa naissance ?

Camille se fustigea d'avoir une pensée aussi enfantine. Lui, le rationnel pur jus, qui détestait depuis toujours les églises, qu'il tenait pour des institutions débilitantes, grandes pourvoyeuses d'inepties, indignes de la grandeur de la pensée humaine! Reprenez-vous, Vizouchat !

XXX

Ses premières béatitudes, il les avait connues en Ardenne mosane, au milieu du méandre qui s'amorce juste après Haybes-la-Rose. C'était vers 1926 ou 1927, avant la mort de son père et son retour à Hargnies.

Haybes avait été entièrement détruit par les Allemands en 1914. Les Uhlans avaient incendié le village et fusillé tous ceux qui avait attendu. Ces irréductibles optimistes, rassurés par les recommandations du maire, du curé et de l'instituteur, n'avaient pas jugé plausibles les récits de destructions qui leur parvenaient de Dinant, Bièvre, Hastière, Willerzie... Tous ces massacres, c'était trop, on n'y croyait pas: on n'était plus au XIXème siècle...

Mis à part l'église et l'école, il ne restait pas une pierre debout après la guerre. On avait donc fait appel à la main d'œuvre étrangère, principalement des Espagnols. Le père de Camille avait facilement trouvé du travail comme contremaître dans une fonderie, non parce qu'il avait la moindre compétence dans ce

domaine, mais parce qu'il était à peu près le seul élément indigène au milieu des ouvriers.

XXX

Jean Vizouchat avait été gazé dans le courant du mois de 1917 et n'avait plus revu le front depuis cet épisode. C'était un grand invalide de guerre qui, dès qu'il était sorti de l'hôpital, avait épousé sa marraine de guerre, une Franco-Belge réfugiée à Paris. Elle était douce et effacée et elle s'appelait Mireille.

Jean était tombé amoureux de Mireille parce qu'elle relevait son chignon comme un chapeau de curé et que cela lui dégagait la nuque. Il aimait spécialement qu'elle se mît à côté de son lit, et voir les rayons du soleil brunir la base de ses cheveux roux. Il la contemplait sans rien dire tandis qu'elle faisait du crochet. Parfois, elle arrêta son ouvrage, le posait dans son giron, levait le regard sur lui et souriait, une main sur le ventre fécond.

C'était à peu près tout ce que Camille savait de sa mère. Elle était morte de la grippe espagnole peu de temps après sa naissance. Il n'y avait eu rien à en dire de plus.

Veuf inconsolable, Jean Vizouchat avait passé le reste de son temps à s'étouffer et à maudire les Allemands. De santé perpétuellement déclinante, les poumons consumés, il était mort par étouffement en 1928.

Jean Vizouchat n'avait pas eu la force de s'occuper de son fils, Camille, qui avait grandi comme il le pouvait. L'enfant avait alors

neuf ans. Trois jours après l'enterrement, sa gouvernante le déposa à Hargnies, où il était né au printemps 1919.

XXX

Lui, c'était un fils du fleuve ! Un fils du fleuve comme il y en a au bord de tous les cours d'eau du monde. Dénicheur, braconnier, pêcheur, harponneur de bois flotté, le gamin avait parcouru tous les sentiers du fleuve avant d'avoir atteint sa dixième année. C'était une école où l'on pouvait se défouler, et qui convenait aussi parfaitement à sa nature secrète et contemplative.

On n'avait pas appris à nager au petit Camille. Ce genre d'idées ne venait qu'aux originaux, aux citadins, aux gens du loisir. On lui avait surtout enseigné à se méfier de l'eau. On racontait qu'y vivait Pépé Crochet, un vieillard dont la main droite avait été remplacée par un crochet, et dont la seule raison de vivre était d'attraper les enfants et de les noyer.

Bien entendu, les enfants jouaient parfois à le titiller...

XXX

Lors des périodes de chaleur, une des activités préférées de Camille consistait à s'immerger dans le fleuve. L'enfant s'éloignait très prudemment du bord et pour se donner l'illusion de la profondeur, il s'accroupissait progressivement, jusqu'à sentir l'eau brune au ras du cou. Replié dans quarante centimètres d'eau, il était blotti comme un petit crapaud, avec la sensation délicieuse de narguer le précipice.

En tendant les orteils, lorsqu'il ne sentait plus les cailloux arrondis et moussus sous son pied, le petit amphibien se figurait qu'il arrivait tout à coup dans le domaine des abysses. Un pas de plus, et il serait happé dans ce royaume légendaire, en flottaison perpétuelle. Un léger frisson d'angoisse lui parcourait l'échine. Il s'arrêtait là et s'amusait à monter et descendre de quelques centimètres, tendant et détendant les mollets.

Cette flexion lente et répétée lui procurait une sorte d'ivresse. Il avait l'impression de domestiquer le fleuve. Comme il sentait les différentes couches d'eau qui lui léchaient le corps, il pensait en saisir toute l'essence. Des petits poissons accompagnaient sa gymnastique, il les sentait le frôler, surgissant de l'abrupt, picorant son torse de tendres chatouillis.

Après quelques minutes de cette immersion suave, il arrêtait ses va-et-vient verticaux et commençait à respirer le plus profondément possible. Alors, comme il sentait la ligne de l'eau lui arriver dans le creux formé entre son menton et sa bouche, il brassait l'onde amplement, en douceur, avec la lenteur appliquée qu'aux parcs on voit aux vieux Chinois qui font leurs exercices.

Il avait l'impression de touiller dans la grande marmite du sorcier de toutes les choses ! C'était comme s'il mélangeait le monde. Tous ses sens étaient en extase. Il humait l'odeur verte et vaseuse qui emplissait la vallée. Devant lui s'étirait le mur végétal qui barrait la route du plateau de Rocroi...

Harmonie, communion de toutes choses, bonheur de vivre... parfaite et béate félicité du crocodile repu. Qu'il évoquerait encore, soixante-cinq ans plus tard, longeant le fleuve et s'égarant dans des pensées tortueuses.

XXX

Le voilà qui s'anime à nouveau. Le vieil homme retire le coude, actionne brusquement la manette et referme sa vitre. Il me dit qu'il ne sait pas pourquoi il pense à ça, ces histoires de crapaud.

- De toute façon, ça ne vous intéresse pas, ça n'intéresse personne, ce genre de trucs. C'est trop intime.

- Ben...

- Figurez-vous que j'avais un camarade. Il s'appelait Antonio. Ses parents étaient Italiens. Eh bien un jour que j'étais occupé à ça, je veux dire faire semblant de nager comme je vous expliquais, il m'a surpris. Moi, je ne l'avais pas entendu arriver, je regardais devant moi. C'était un farceur, l'Antonio. Il est venu derrière moi et il m'a poussé... J'ai basculé vers l'avant. Il ne m'a pas fallu cinq secondes pour me relever et me retrouver au sec sur la rive mais j'avais quand même bu une sacrée tasse. J'ai eu la peur de ma vie. Antonio riait comme un bossu : quand il est sorti à son tour de l'eau, je me suis jeté sur lui et on s'est battu. C'était mon meilleur ami et on s'est plus jamais adressé la parole... Il est mort des années plus tard... Vous voyez les murs qui longent le fleuve quand on retourne vers Fumay ? C'est fait avec des ardoises... Avant, ici, il y avait des carrières d'ardoise. C'était une ardoise spéciale, très belle, presque rose. C'est pour ça qu'on appelle le patelin Haybes-

la-Rose, c'est à cause de la couleur de l'ardoise sur les toits. Maintenant, on n'en fait plus. À cette heure, c'est fermé, les ardoisières... Antonio, il est mort écrasé : un jour, il y a un bloc qui s'est décroché du plafond, comme ça, un bloc énorme, un bête accident... C'était juste avant la seconde guerre. Je sais pas ce qu'il était devenu, Antonio, mais jusqu'à mes dix ans, on était inséparables. C'était un chouette gars... En tout, ce jour-là, j'ai eu la peur de ma vie. Mais bon, pourquoi je vous raconte ça, hein ? Ça ne vous intéresse pas. Vous êtes jeune, vous, vous vous en foutez.

- Non, non, pas du tout, je vous assure, que je lui ai dit.

- Ça vous dérange si j'ouvre mon carreau ?

Le vieux a descendu sa vitre. L'air frais, chargé des odeurs du fleuve, s'est engouffré dans la voiture avec un bruit d'ouragan. Il a regardé vers le fleuve. On n'a plus dit un mot jusqu'au moment où on est arrivé sur Givet.

Je me demandais à quel genre de timbré j'avais affaire.

XXX

Eh bien, pensa Camille, Alzheimer, c'est ça. C'est un truc imbécile qui vous surprend et qui vous faire boire la tasse, quelque chose qui vous fait perdre l'équilibre, qui mêle toutes les couches en un bouillon opaque. C'est la confusion, la rupture de l'harmonie réinventée, des ordonnancements mémoriels, c'est la perte des sensations vécues, c'est la victoire du Pépé Crochet. C'est revenir chez soi comme ce petit garçon qui mangeait ses pleurs, humilié sans en savoir la cause. Ce n'était même pas, comme certains

disent, retomber en enfance: Alzheimer, c'était sa perte définitive.

Il regarda à nouveau le tableau, les yeux rivés sur la représentation de la sénilité, avec une fascination qui l'écœurait.

XXX

Cela avait commencé quelques mois plus tôt .

Un jour, il avait trouvé ses chaussures dans le frigo...

XXX

Le docteur Legrand :

:

- Monsieur Vizouchat, il y a des tas de comportements qui nous paraissent absurdes, et l'âge ne fait qu'amplifier ce genre de manifestations étranges. Il est tout à fait possible que votre cerveau vous joue de temps en temps des tours, mais cela ne veut pas dire que vous êtes malade. Vous êtes plus vieux, voilà tout! Un moment de fatigue, un épisode de somnambulisme - que sais-je encore ? - pourraient expliquer cette bizarrerie. Nous allons bien entendu effectuer des examens complémentaires mais pour l'instant, je vous l'assure, rien ne permet d'affirmer que vous êtes atteint de la maladie d'Alzheimer.

- Je le sens, docteur, je le sens. Enfin, j'en suis persuadé !

- Allons, allons, la seule maladie dont vous souffrez à mon sens, c'est l'hypocondrie ! J'en vois beaucoup, vous savez, des malades d'Alzheimer, à tous les stades, et je n'ai pas l'impression que vous en êtes. Moi même ce matin... eh bien, plus moyen de remettre la main sur mes lunettes ! J'ai cherché pendant au moins cinq minutes avant de me rendre compte qu'elles étaient déjà sur mon nez !

Vous vous rendez compte ! Elles étaient sur mon nez, ha, ha, ha !

Le spécialiste l'avait congédié sur ces mots.

XXX

Camille Vizouchat n'avait pas été rassuré pour autant. Au cours des semaines suivantes, il avait passé une impressionnante batterie de tests. Il avait détesté cela. Il avait toujours eu l'impression de répondre à côté ou qu'on lui cachait quelque chose. Personne ne voulait rien dire.

Ou alors c'étaient des :

- On vous enverra les résultats ! Vous aurez cela par la poste !
- Cela m'a l'air correct mais il faut voir les résultats dans leur ensemble, avec le docteur Legrand...

On lui disait toujours des choses comme ça ! C'était à croire qu'il n'y en avait pas un qui était doté d'un peu de courage ou d'empathie !

M. Legrand ? Ce petit connard de spécialiste qui repoussait neuf fois sur dix ses demandes de rendez-vous ! Et cette panique qui l'envahissait ! Il valait mieux se foutre en l'air, tout de suite, du courage !

Et maintenant cette enveloppe qui l'attendait !

Au jardin, au jardin, au jardin! se dit-il. En réalité, il était incapable d'y aller.

XXX

Camille feuilleta le Larousse médical durant une bonne heure.

Il survola les maladies avec pitié et complaisance. Il se prenait à trouver des qualités spécifiques aux maladies traditionnelles. Il les trouvait presque attrayantes, parce qu'il en minorait les souffrances et les ramenaient à la concision d'une paisible notice nécrologique, sans rien imaginer de leur caractère épouvantable. À tout prendre, il préférerait le délabrement physique, la souffrance charnelle : il se serait senti mourir. Oui, vraiment, il aurait préféré un cancer. Accident vasculaire cérébral, c'était joli aussi, cela s'épelait avec gourmandise, presque en le scandant.

Mais Camille savait bien que la sensation d'oppression qui naissait dans sa poitrine ne trahissait pas des artères défaillantes.

Il passa sa main sur le front. Quelle dérision épouvantable : toute sa vie, il avait fait front, et c'était là, derrière son front, que quelque chose ne tournait plus rond. Mais sous la pression de ses doigts boudinés par les travaux potagers et l'arthrose, il ne sentait rien de plus que le volet tiré de la peau sur les plis de la vieillesse.

L'effroi le prit à nouveau, suivi d'une profonde langueur. C'était une envie de renoncement, de plus en plus forte.

XXX

Il n'en avait jamais parlé à personne mais ce sentiment aussi lui était devenu familier. À qui en parler, de toute façon, après ce qui était arrivé à Karim ? Les gens mélangeaient tout, ils feraient des parallèles.

Jusque-là, la peur ou le dégoût de mourir avaient été plus forts, mais depuis qu'il avait pris conscience de sa maladie, il commençait à se dire qu'en finir avant serait inéluctable. Une question de dignité.

Camille ne voulait pas perdre pied, il était vivant, conscient. Il savait que tôt ou tard, quand cette saloperie d'Alzheimer lui aurait bouffé la matière grise, il ne serait même plus capable d'y penser. Le suicide, qu'il avait naguère considéré comme la lâcheté suprême, lui dévoilait son principal attrait : mourir conscient de sa mémoire. Il voulait échapper à la panique, à l'irréel, au déni de son existence.

XXX

Deux heures ne s'étaient pas écoulées depuis qu'il avait posé le pied à terre. Pourtant Camille n'en finissait pas de cette matinée, où toutes ses pensées tournaient autour de ses obsessions. Tout ça à cause d'une enveloppe...

Maintenant, il était à nouveau dans son jardin.

Camille Vizouchat tenta encore de pisser, sans plus de succès. Et l'impossibilité de tenir sa routine le mit profondément en colère. Tous les efforts qu'il avait consentis dans son jardin lui paraissaient vains. Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis son départ à la retraite et la longue somme des travaux quotidiens lui apparut tout à coup dans son absurdité. Il n'avait donc fait que cela : planter, déplanter, semer, récolter. Il pensa aux vanités. Décidément, il n'en finissait pas avec la peinture.

Il pensa qu'avoir vécu tout ça, avoir survécu à tout ça, avoir poussé chaque jour l'un après l'autre pour ça, pour être du néant vivant, c'était ridicule. C'est à peine s'il ne regretta pas de ne jamais avoir cru en Dieu.

Comment s'en irait-il, le verrait-on, moderne énervé de Jumièges, baver dans une chaise roulante, abandonné à quelque fleuve paresseux et tranquille ?

Est-ce que ce n'est pas toujours un fleuve qui nous guide ?

Camille serra les poings. D'accord, c'était la fin. Mais ce serait lui qui choisirait, qui la choisirait.

XXX

Camille gagna son abri de jardin, rangé comme l'entrepôt d'une armée victorieuse. Depuis son installation, monsieur Vizouchat avait lutté avec une égale réussite contre les pucerons, les fourmis, les limaces et les ballons d'enfants. Autrefois, céder le terrain aux mauvaises herbes, c'eût été pire que mourir. Naguère... naguère... naguère !

La vue sur son champ de bataille, peigné comme un premier communiant, ça lui faisait bomber le torse, au vieux, il en parlait avec fierté. Il hélait triomphant le voisin retraité pour lui montrer l'efficacité de ses traitements, comparer les effets de la lune montante sur la pousse des cultivars, dont il dépiautait les noms latins avec délectation.

Et lui mort, qu'advierait-il de tout cela ? C'était une question dont

il connaissait la réponse. Il ne fallait pas se laisser distraire. Il esquiva pesamment les obstacles qui se dressaient sur sa route et gagna le fond du cabanon.

Là-bas, tapie derrière une étagère, roulée dans un chiffon gris et gras, était entreposée la dernière chose qu'il avait gardée de son père. C'était l'objet auquel il tenait le plus au monde: le vieux Berthier 1915 avec lequel il était revenu de la guerre. La crosse était toute griffée, sans que Camille ait jamais su si c'était une collection de brisques, un tableau de chasse ou les effets du combat.

Comme il prenait l'arme en main, il se souvint qu'il en avait une connaissance intime, et qu'il aurait été en droit de l'entailler à son tour. Une sale sensation lui étreignit l'estomac et remonta au fond de sa gorge, avec un goût de bile. Ceci interrompit sa rêverie. Maintenant qu'il y était, ce n'était pas le moment de flancher. Il graissa les mécanismes – rien ne vieillit moins vite que ces saloperies, pensa-t-il - tout était en place.

Camille s'accroupit, adossé au mur du fond, à côté de ses bacs à semis. Maintenant, il fallait ouvrir la bouche, y glisser le canon et... tirer. Tirer bien sûr, c'était évident !

XXX

Le souvenir de son oncle Arille lui revint à l'esprit. Lui aussi avait été dans les tranchées. La voix de l'ancêtre résonna dans sa mémoire... Camille l'entendait narrer une de ses histoires épouvantables, qui se terminaient presque toujours invariablement

par le même épisode.

C'était vers la fin de 1914, quand Arille Vizouchat combattait en Champagne avec le Corps Colonial. C'était l'époque où l'armée française n'avait pas encore changé de stratégie et où la seule doctrine consistait à charger en ligne, droit devant. Les soldats avaient compris, eux qui avaient d'initiative commencé à s'enterrer, mais pas l'état-major, pour lequel il fallait absolument faire sortir les soldats des tranchées et poursuivre la guerre offensive.

On voyait les braves pantalons rouges et leurs héroïques officiers se dandiner grotesquement vers les lignes ennemies, empêtrés par leur paquetage. Généralement, les mitrailleuses allemandes entraient assez vite en action. Si les régiments avaient assez d'élan, ils pouvaient les neutraliser et s'emparer des premières lignes, mais c'était au prix de telles pertes que les soldats épuisés ne pouvaient jamais résister à une contre-attaque bien montée. Souvent, c'était encore pire : si les régiments s'attaquaient à des positions enterrées, sur une ligne organisée, l'artillerie se joignait aux mitrailleuses. Les hommes n'avaient aucune chance de réussir, ils se faisaient déchiqueter sur cent mètres de boucherie.

Les effectifs fondaient comme neige au soleil. Après quelques heures de mêlée, toutes les positions étaient bouleversées. Les hommes, Français et Allemands, s'aggloméraient en petites unités autonomes, autour des officiers survivants ou des rares soldats qui avaient su garder la tête froide au milieu de la tuerie. Au gré des ordres et des contrordres, on avançait, on reculait, on restait rarement à la même place.

À la fin de la journée, les combats s'arrêtaient. Les hommes quittaient la pataugeoire de sang et revenaient à des positions défensives, c'est-à-dire les tranchées qu'on avait voulu leur faire quitter. Là, ils reprenaient pied. Ils fumaient d'âcres cigarettes en silence, lampaient la gnôle qui passait de main en main, caressaient distraitemment leurs estafilades, soulagés de leurs écorchures.

Bientôt, les plus bavards commenceraient à mettre des mots sur cette absurdité, vécue en solitaire. Ils raconteraient leur vision de la bataille et, par le jeu des témoignages croisés, lui donneraient une cohérence. On ferait le décompte des blessés et des morts, on identifierait les disparus. Oui, c'était bien comme cela que les individualités se fonderaient à nouveau dans un groupe et rétabliraient un semblant d'unité.

Mais à cet instant précis, gare au chien perdu, gare à celui qui errait en vain, à la recherche d'un visage connu ! Celui-là passerait de proche en proche, de plus en plus seul, sans soutien, sans espoir, sans avenir. On ne lui répondrait que par des grognements, on ne le verrait même pas s'éloigner des sections mutilées, s'adosser au parapet, la crosse du Lebel fichée dans la gadoue. On ne le verrait pas ouvrir la bouche, on ne le verrait pas gober le canon, on ne verrait rien.

On entendrait juste la détonation et, par ce réflexe de soldat, on se retournerait juste à temps pour voir s'affaisser cette grande chose molle dans un pantalon rouge.

Vingt fois, cent fois, mille fois peut-être, l'oncle Arille avait raconté cette histoire. Camille l'entendait encore, soixante ans après. Il poursuivait, racontant aussi l'arrivée de cette baderne d'officier, furieux de la chose, qui avait fait s'écarter les curieux faisant cercle autour du cadavre. L'oncle Arille en était, il avait entendu les jurons du gradé, ses invectives. C'était un capitaine, un jeune aristocrate moustachu, un spécimen à particule et à gants blancs, monstre de bêtise et de témérité, un parmi les mille qui tomberaient dans la première année, chargeant à la tête de leurs compagnies.

Et à ce moment, Arille Vizouchat suspendait son récit. D'un même regard, il captait l'attention de chacun et posait la question :

- Et vous savez ce qu'il voulait faire ?

Et sans laisser à quiconque le soin de répondre à la question, voire de suggérer qu'il n'était pas nécessaire de la poser, il disait :

- Il voulait le faire fusiller ! Mòssieu voulait le faire fusiller !

XXX

Sur ce point d'orgue, l'histoire était finie. L'oncle Arille partait dans un silence... Duquel il ne sortait généralement que de longues minutes plus tard, sans évidemment qu'il fût question pour quiconque de le profaner.

À quoi pensait-il, ce miraculé ? Camille ne l'avait jamais vraiment su. Il ne se souvenait pas de ce que voulait dire l'Oncle Arille : il avait toujours décroché un peu avant, au moment précis de la mort du soldat. C'était ce point qui le fascinait, bien plus que la connerie du capitaine. Il ne comprenait pas son geste. À quoi bon revenir du

combat alors ? Pourquoi le type ne s'était-il pas fait tuer plus tôt, avec les héros ? Et pourquoi, s'il voulait mourir, n'avait-il pas attendu le lendemain ? Une autre charge ? Pourquoi avait-il choisi cette mort? Est-ce qu'il y avait des morts utiles ?

Soixante-cinq ans plus tard, il aurait bien voulu poser la question à l'oncle.

XXX

Camille sortit de ses rêveries. Il reposa le vieux fusil. Une mort utile? Il y avait répondu à cette question, l'oncle Arille. Il n'avait pas flanché, lui, il avait tenu quatre ans dans les tranchées. Et il avait toujours été un incontestable héros. Vivant tant qu'il le pouvait, mort quand il l'avait fallu.

Allez, elle va maintenant la mémoire ! C'était bien le moment de gamberger! Il se mit debout pour se donner du courage et jeta un œil par le fenestron. Le potager était fin prêt. Fraisé de neuf, il n'attendait plus que les premiers semis, qui levaient dans les couches. Le vieil homme les détailla. Ce que c'étaient, tout de même, ces minuscules tiges, à peine rigides, qui s'élançaient hors du terreau.

Sur l'étagère à côté, il empoigna le pulvérisateur. Une dernière tâche : trois coups d'engrais humide sur les semis et ils ne seraient pas orphelins pour la saison; après, ils pousseraient bien sans lui... Et puis non ! A quoi bon ? Camille soupira.

XXX

Pour finir, il appuya quand même sur la gâchette.